

Un léger sourire de plaisir intérieur

Pouvez-vous nous parler un peu votre itinéraire, de comment vous êtes venu à l'aïkido ?

Je suis né à Buenos Aires, en 1935. En 1958 j'ai émigré aux Etats-Unis, je me suis installé à New York, et j'ai été admis à la Cooper Union School of Art and Architecture, et j'en suis sorti diplômé en 1960. J'ai ensuite enseigné les Beaux-Arts dans deux universités jusqu'en 1970. En 1969 un de mes amis, un acteur passionné d'aïkido, a insisté pour que je vienne assister à un cours. Je ne m'intéressais aucunement aux arts martiaux, ne connaissais pas grand chose à la culture japonaise et n'avais pas le moindre goût pour la bagarre.

Henry-réd.
Wiesbaden/D

C'était le dojo de Yamada Senseï. Les gens roulaient et tombaient, heurtant le sol à grand bruit et inexplicablement, se relevaient pour recommencer. J'ai regardé pendant un mois, m'efforçant de trouver un sens à ces jeux bizarres et un peu effrayants. J'ai été surpris de trouver de la beauté à ces mouvements et intrigué de noter un léger sourire de plaisir intérieur chez la plupart des pratiquants.

Je voulais savoir pourquoi ils souriaient, je suis donc monté sur le tapis.

Comment avez-vous vécu vos premiers pas dans cet art ? Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

Un jour Yamada Senseï a demandé à un jeune japonais de passage de me faire travailler les ukemi. Je ne savais pas que le monde pouvait être tant sans dessus-dessous. J'avais l'impression qu'à force de rouler j'allais me trouver mis en orbite, mais mon guide m'a

gentiment retenu sur le tatami. Je ne l'ai jamais revu depuis, mais je lui suis très reconnaissant.

J'ai pratiqué là pendant environ un mois avant de partir pour un an de congé sabbatique à Londres. J'ai demandé à Yamada Senseï où je pourrais continuer à pratiquer et il m'a dit : « Va voir Chiba ». Je suis « allé voir Chiba », après l'avoir cherché dans tout Londres pendant trois semaines. Il n'était pas dans l'annuaire, il n'y avait pas de publicité, et je ne me souviens plus comment j'ai trouvé le dojo.

Mais là, il y était, et vous ne pouviez pas le manquer. J'ai eu l'impression déconcertante que la curiosité qui m'avait mené là pourrait me coûter la vie. Dans l'allure de certains membres du dojo on pouvait lire « ATTENTION : DANGER », on sentait l'odeur de la peur chez la plupart et Chiba Senseï était, je dirais, terriblement impressionnant.

Tous les éléments étaient réunis pour me faire rebrousser chemin en vitesse, mais j'ai aperçu une lueur splendide dans les yeux de Senseï lorsqu'il parlait de « sa dame » dans un anglais alors fort limité. Sa dame, c'était l'aïkido, il en était amoureux et je savais que ce chevalier était prêt à mourir pour elle s'il le fallait. Je devais faire confiance à cet homme-là, lentement et inconsciemment ma confiance s'est mêlée d'affection, et j'en ai été repayé au centuple.

Qu'a-t-il fallu pour que « ce léger sourire de plaisir intérieur » apparaisse sur votre visage ?

Je ne m'en souviens plus. Il y avait tellement à apprendre, tellement à faire. Pendant les premières années de pratique le corps en mouvement s'organise autour d'un centre – la plupart des gens s'en rendent compte – et cette intégration physique apporte un sentiment de bien-être et de plaisir.

Le sourire m'est venu, même s'il n'est pas en permanence visible sur mon visage. C'est comme si mon corps pouvait sourire. Je ne sais pas comment exprimer ça exactement.

Beaucoup d'années plus tard, et l'âge venu, la pratique a amené à la surface d'autres couches de joie véritable. Quand on pratique en n'y ayant rien à gagner et rien à prouver, les choses deviennent simples et joyeuses.

Chiba Senseï, Bob Cohan et Noberto Chiesa à Mèze 2003.



Photos: Aikidojournal®



Noberto Chiesa

- 1935 : naissance à Buenos Aires
- 1958 : arrivée aux États-Unis
- 1975 : arrivée en France

Chiba Senseï a fait venir feu Deshimaru Senseï à Londres pour que nous prenions un premier contact avec le Zazen. Je n'oublierai jamais la manière dont il faisait vibrer le dojo quand, après une longue séance de méditation assise...

Vous être entré à l'Aikikai de New-York à ses débuts. Comment c'était à l'époque ? Les choses y ont-elles beaucoup changé ? Combien de temps êtes vous resté au dojo ?

Après six mois à Londres avec Chiba Senseï, je suis retourné à New-York et j'ai passé le reste de l'année au dojo de Yamada Senseï. En 1970 j'ai démissionné de mon poste d'enseignant et je me suis installé à Londres. J'ai étudié avec Chiba Senseï pendant les cinq années suivantes, jusqu'à ce que je vienne vivre en France, en 1975. À cette époque l'Aikikai de New-York était très accueillant ; je suivais les cours six fois par semaine et j'ai rencontré une grande variété de gens. Je ne peux pas vraiment le comparer à aujourd'hui, mais quand je me suis rendu à New York vingt ans plus tard j'ai ressenti la même ouverture et le même accueil.

Je garde un très bon souvenir de Yamada Senseï. Je l'ai rencontré par le plus grand des hasards dans un aéroport brésilien, nous allions tous les deux à Buenos Aires, lui pour y diriger un stage et moi pour rendre visite à ma famille. Je suis allé directement au stage.

New York, Londres, le midi de la France... c'est une trajectoire peu ordinaire !

C'est presque par accident que je me suis installé en France. Je rendais visite à un ami dans le Midi et je suis tombé amoureux de cette région. J'ai vu une grande ferme abandonnée et presque entièrement en ruine et, avec un ami, je l'ai achetée. Depuis je n'ai pas arrêté de la remettre en état, et le travail n'est pas terminé.

L'aïkido a posé un problème. Je me sentais comme un orphelin loin de mon professeur et j'ai pensé arrêter, mais cette pensée provoquait en moi un étrange sentiment de culpabilité. J'ai eu beaucoup de chance de trouver un dojo à Bagnols-sur-Cèze où je pensais pouvoir pratiquer. Je n'avais aucunement l'intention de devenir enseignant, mais le dojo en voulait un et, pour le meilleur et pour le pire, c'est moi qu'ils ont eu. Cela a été tout bénéfique pour moi, car non seulement cela m'a permis de continuer à pratiquer, mais aussi cela m'a fait prendre conscience de la richesse de ce que j'avais reçu et de l'immensité de ce qui me restait à apprendre.

Un peu plus tard j'ai pu renouer le contact avec Chiba Senseï, quand il s'est installé en Californie, à San Diego, et a commencé à retourner en Europe. Je suis allé à ses stages en Angleterre, en France, en Espagne et aux États-Unis.

Noberto Chiesa enseignant pendant le stage de La Baroche en 2004.





Suivre Senseï m'a permis de rencontrer de nombreux autres professeurs extraordinaires. Dans les débuts, Nakazono Senseï, dans un dojo de Liverpool. Le tapis était constitué d'une épaisse couche de copeaux de bois et de sciure recouverte d'une bâche usée. Prendre ukemi signifiait rouler d'un monticule à l'autre, et entre les deux chuter sur du ciment nu. Les chutes soulevaient des nuages de poussière et l'air que nous respirions en « aspirant le ki de l'univers dans notre tanden » était composé d'une moitié de poussière et d'une moitié d'oxygène. Ce n'est pas ça qui aurait pu freiner Nakazono Senseï dans ses exposés enthousiastes sur l'aïkido, ni sa détermination à faire entrer les principe du Kotodama dans nos cerveaux obtus.

Chiba Senseï a fait venir feu Deshimaru Senseï à Londres pour que nous prenions un premier contact avec le Zazen. Je n'oublierai jamais la manière dont il faisait vibrer le dojo quand, après une longue séance de méditation assise, les sons d'une soutra emplissaient l'espace. Après cela Chiba Senseï combinait le Zazen et le iaido. Avec le sabre, le Zazen est devenu un des piliers de la voie personnelle de Chiba Senseï.

Tada Senseï en Italie... On aurait dit qu'il flottait au dessus de nous, qu'il était partout en même temps et qu'il englobait tout le monde quand il ouvrait ses bras tendus. Asai Senseï et Ikeda Senseï étaient là eux aussi.

En repensant à vos premiers pas, comment appliquez-vous, utilisez-vous, l'expérience vécue de ces années en enseignant à des débutants ?

Je n'ai jamais oublié mes propres difficultés. Si j'ai un débutant à mon cours, toute mon attention va vers lui ou vers elle. Et d'autant plus s'ils ne sont pas doués ou n'ont pas le sens de leur corps, ce qui est souvent le cas. La plupart des gens ont peur des chutes. Les femmes, n'ayant pas à se soucier de « virilité », admettent plus honnêtement leurs peurs que les hommes. Je fais ce que je peux pour que le sol devienne leur ami.

Êtes-vous déjà allé au Japon, et pensez-vous qu'un contact direct avec le pays et la culture d'origine de l'aïkido soit utile, voire nécessaire, pour en acquérir une compréhension plus profonde ?

Je n'ai jamais été au Japon et je pense que pour avoir une idée intérieure de l'aïkido, il est énormément utile de comprendre la culture qui l'a produit. Faute de vivre dans le pays, on peut acquérir une certaine connaissance en observant les arts, les formes d'artisanat et la littérature qui sont à notre disposition. Prenez le sabre, par exemple, un Occidental a besoin d'assez longtemps pour le tenir avec aise, comme un objet familier. Si vous observez avec soin le soin infini qui entre dans la fabrication, non seulement de la lame mais de la saya [fourreau, ndlr] et des décorations de sa monture, vous commencez à comprendre ce qu'un sabre signifie pour un Japonais.

La sobriété d'une sumi-e [estampe japonaise, ndlr] et la simplicité d'un haïku ne sont pas sans rapport avec le caractère direct des arts martiaux. Se tenir assis en Zazen éclaire l'esprit d'une lumière qui ne peut s'obtenir que par cette pratique.

Vous vous êtes récemment rendu en Israël. Qu'en est-il de l'aïkido dans ce pays ?

J'y étais pour diriger un stage, le temps d'un week-end. Le groupe était très engagé et actif, comme c'est le cas presque partout dans le monde. Ce que je trouve le plus intéressant, c'est la perception qu'ont de l'aïkido des gens d'origines diverses. Le Dr Tzechovoy,



qui est psychothérapeute, est le principal enseignant de ce dojo situé près de Tel-Aviv. Et naturellement il s'intéresse à la psychologie de ses élèves.

Deux de mes élèves sont médecins : ils ont une perception aigüe de l'incidence que la pratique a sur la santé.

Ma propre tendance est de percevoir l'esthétique dans la discipline, tout en étant parfaitement conscient que la beauté n'est rien de plus qu'un sous-produit de l'art.

J'ai eu plusieurs élèves qui venaient de la caserne de la Légion étrangère proche ; ils s'intéressaient bien sûr à l'efficacité technique, (incidemment, c'étaient des gens très sympathiques, très courtois, venant de l'ancienne Union soviétique).

Chiba Senseï a proposé une définition de l'aïkido que je n'oublierai jamais. Il a dit :



Photos: Aikidojournal ©